

NAUFRAGES ETERNELS

PROLOGUE

Le couple fuit entre les troncs de grands chênes et de hêtres. Leurs grossiers vêtements en toile ornée de motifs à carreaux s'accrochent aux ronces et aux branchages chargés de feuilles roussies par l'automne. Quelques rayons de soleil filtrent au travers de la cime des arbres, comme pour leur montrer le chemin. L'homme est gigantesque, une vraie force de la nature, sans âge, au regard résolu. Il ouvre la voie, donnant de grands moulinets avec les bras. Aucun obstacle ne résiste à son élan déterminé : il passe dans la végétation comme une flèche fend les airs.

Sa compagne, une petite femme gracile aux longs cheveux noirs, le talonne, volant dans sa robe déchirée par les ronces. Son visage trahit une peur intense. La faucille en bois qu'elle tient à la main pour couper branches et ronces a déjà perdu quelques-uns des silex tranchants qui constituent sa lame.

Ils entendent derrière eux les cris des poursuivants, qui arrivent disposés en arc de cercle, utilisant la même stratégie que s'ils chassaient le sanglier ou l'ours. Ils s'égosillent comme à une battue.

L'homme marque une pause, adressant un signe de la main à sa compagne avant de s'arrêter. Aucun des deux ne semble essoufflé, mais la lassitude marque leurs traits.

« Nous n'y arriverons pas. Nous ne pouvons pas courir en cercle éternellement. Essayons de retourner nous cacher », dit-il.

La jeune femme acquiesce d'un hochement de tête et tous deux reprennent leur course, en obliquant cette fois légèrement sur leur droite. Soudain le bois se fait plus clairsemé. Des pierres apparaissent sous la mousse et sous les feuilles mortes, puis un véritable éboulis se forme, un éboulis récent si on en juge par l'absence quasi complète de couverture végétale.

Le couple arrive au bord d'un ravin dénudé, à la pente d'abord abrupte puis plus douce, entourant une petite plaine désertique au centre de laquelle stagne un étang d'eau croupie qu'aucune plante n'a encore colonisé. La jeune femme devance maintenant son compagnon. Elle tente de courir aussi vite que possible.

Mais dernière elle, l'homme se prend la cheville entre deux pierres. Dans un craquement, sa botte se déchire, laissant apparaître le bourrage de paille. Il pousse un cri de surprise, puis s'étale lourdement, de tout son long. Son visage reflète son appréhension.

Les premiers chasseurs apparaissent à la lisière du bois. L'homme se redresse avec peine et se tourne vers eux.

« Attendez !... »

Une flèche fuse. Sa pointe de silex se plante dans son flanc. L'homme s'écroule. Un hurlement retentit... mais ce n'est pas celui que la douleur aurait dû lui faire pousser.

Sa compagne crie, un cri bestial.

Les chasseurs s'immobilisent, figés par son regard chargé de peur et de colère.

L'homme se retourne vers la jeune femme en tendant le bras.

« Non ! »

Une lumière apparaît entre les mains de la jeune femme, violente, vive et blanche. Les chasseurs tentent de s'enfuir. Un premier tombe lentement, en silence, puis deux, puis plusieurs, morts, le visage

crispé comme après avoir été soumis à une intense frayeur. Les autres disparaissent dans les bois sans demander leur reste.

CHAPITRE PREMIER

Daniel se demandait bien ce qui avait pu le pousser à accepter ce rendez-vous avec Philippe Lepuits. Était-ce à cause du style de la lettre, à la fois sérieux et chaleureux, avec des tournures habiles rendant impossible tout refus ? Mais peut-être aussi parce que Lepuits était éditeur, le genre de personne à conserver parmi ses relations quand on exerce la profession d'historien. Daniel savait par expérience qu'un livre n'était pas nécessairement publié parce qu'il était bon, mais simplement pour la relation amicale que l'auteur pouvait entretenir avec l'éditeur. Il n'était personnellement pas adepte du léchage de bottes, mais si Lepuits s'avérait être un homme sympathique, Daniel serait prêt à faire un petit effort de sociabilité, surtout en ces temps où il fallait aligner les publications pour être un tant soit peu considéré au sein de l'Université. « Maître de conférences » est évidemment un rang intéressant, mais cela reste celui des enseignants chargés d'effectuer toutes les basses œuvres. Pas question pour Daniel, même s'il était encore jeune, de faire ça toute sa vie.

Il passa sa main sur sa barbe de deux jours, puis poussa la lourde porte vitrée de la librairie sensée abriter le siège de la maison d'édition. Une vendeuse d'allure bourgeoise, entre deux âges, triait des ouvrages sur un présentoir menaçant de tomber au moindre faux mouvement. Dire que cette librairie incarnait la modernité serait grotesque. Des étagères en bois surchargées, sans rangement apparent ; un éclairage minimaliste, dû à une ampoule pâlotte placée au-dessus d'une caisse enregistreuse antédiluvienne. Évidemment, aucun moyen moderne de commande : pas de fax ni d'ordinaire, tout juste un vieux téléphone en Bakélite près de la caisse.

Quelque part, tout cela n'était pas plus mal : au moins le lecteur amoureux du livre ne risquait pas d'acheter ici les derniers auteurs vantés par une presse parisienne dépourvue d'esprit critique, de ces pseudo-historiens qui pensent que Jeanne d'Arc n'a pas été condamnée au bûcher à Rouen ou qu'Alésia n'est pas à Alise-Sainte-Reine. Ici, manifestement, il n'y avait que du très vieux ou du très sérieux. Beaucoup de livres d'occasion d'ailleurs. En s'approchant du présentoir, Daniel put apercevoir une édition ancienne de la *Cité antique* de Fustel de Coulanges qui le fit frémir pour son portefeuille.

« Excusez-moi. J'ai rendez-vous avec Philippe Lepuits. Je suis Daniel Moncomble.

– Ah. » La vendeuse leva brièvement les yeux avant de reprendre son travail. « Ce n'est pas ici. Il faut que vous ressortiez et que vous preniez la première porte à gauche. Là, ce sera indiqué. »

Adieu Fustel ! Daniel s'excusa et quitta les lieux. Après quelques pas sur le trottoir, il aperçut une entrée discrète. Il suivit l'indication de sa guide... pour se retrouver dans une enfilade de portes de bureaux toutes similaires les unes aux autres. Le même bois presque vermoulu au vernis antédiluvien, fendu et écaillé, le même bouton en cuivre dépoli, la même absence de repères...

« Ce sera indiqué, qu'elle disait... Tu parles... », grommela-t-il.

Évidemment, il fallait frapper à la dernière porte, à gauche ; ailleurs, personne ne daigna répondre quand Daniel signalait sa présence. Celle-ci s'ouvrait sur un banal bureau, doté d'une banale secrétaire, habillée de façon très quelconque et munie du encore plus commun : « C'est pour quoi ? »

« J'ai rendez-vous avec Philippe Lepuits.

– Monsieur Moncomble ?

– Oui.

– Veuillez me suivre, s'il vous plaît. »

Se demandant quand donc il allait enfin trouver le bon interlocuteur, Daniel sentit l'énervement naître en lui lorsque la secrétaire le repoussa dans le couloir pour ouvrir la porte d'en face.

« Votre rendez-vous de 10h, Monsieur Moustier.

– Merci bien. Veuillez nous laisser, maintenant, Mademoiselle. »

L'homme qui venait de parler, une sorte de petit maigre à moitié chauve, visiblement âgé, se cachait derrière un bureau métallique gris, lui-même de faibles dimensions, comme fait sur mesures.

« Vous avez l'air surpris, Monsieur Moncomble.

– Eh bien... c'est que...

– Je vois... Vous vous dites qu'une maison d'édition aussi prestigieuse et ancienne que la notre devrait avoir des locaux somptueux. Détrompez-vous. Si nous arrivons à publier autant de livres, c'est grâce à de petites économies. De fait, il n'y a pas de petites économies.

– Oui, euh...

– Asseyez-vous, je vous prie. Prenez vos aises. »

L'homme désigna de la main un fauteuil en rotin façon *Emmanuelle* plutôt incongru dans un bureau. Daniel s'installa tant bien que mal en posant sa serviette sur ses genoux.

« Bien. Venons-en à ce qui a motivé ce rendez-vous. Mon directeur, Monsieur Lepuits, a un travail à vous confier. »

Daniel dévisagea Moustier d'un air intéressé. La paupière de l'œil gauche de l'employé tremblotait d'un tic nerveux. Sa peau parcheminée faisait peine à voir, mais son sourire était chaleureux.

« Il voudrait que vous établissiez l'histoire de sa famille.

– Pardon ?

– Il voudrait que vous établissiez l'histoire de sa famille.

– Mais... Est-ce qu'un généalogiste ne serait pas plus approprié pour ce travail ? Il y en a de très bons, même si c'est un peu cher.

– Vous m'avez mal compris... Il ne souhaite pas avoir une simple liste de noms accompagnées de quelques dates. Il veut le contexte, il veut comprendre cette histoire, dans les moindres détails.

– Mais pourquoi moi ? J'ai mon travail...

– Et quel travail ! » Moustier écarta subitement les bras. « Vous venez d'être nommé maître de conférence à l'Université. Pour ça, vous avez dû faire un grand nombre de concessions, presque abandonner l'histoire médiévale, votre passion depuis toujours, pour l'histoire moderne... Vous avez triché pour décrocher ce poste, en publiant quelques bons articles en dehors du sujet de votre thèse. Et ça a marché, preuve que vous êtes particulièrement brillant, au point de faire illusion devant une commission de recrutement, la commission de spécialistes comme vous dites ?

– Oui, c'est le terme...

– Étrange nom dans un milieu où tout le monde est spécialiste de quelque chose. Bref, vous avez réussi, vous l'avez bernée, cette commission, malgré un profil que vous ne possédiez pas. Cependant on ne triche pas avec soi-même. Je vais vous dire maintenant ce qui va vous arriver : vous allez vous emmerder. Pardonnez-moi ce langage, mais je ne vous donne pas deux ans dans cette fac. Alors en attendant, Monsieur Lepuits, qui a bien étudié votre profil avant de vous écrire, vous offre l'opportunité d'un petit plus. Je sais que sa famille est connue depuis le Moyen Âge. Elle est originaire de Puitay...

– Attendez, attendez... Comment en savez-vous autant sur moi ? Et qu'est-ce qui vous permet d'imaginer que je vais accepter ?

– Appelons cela une intuition.

– Eh bien elle est fautive ! Non mais, c'est quoi, ces idioties ? Qui plus est, je déteste être espionné. Vous m'avez fait perdre un temps précieux. Au revoir. »

Daniel se leva brusquement, se retourna sans saluer et claqua la porte derrière lui, plantant net son interlocuteur à l'indéfectible sourire.

Il erra plusieurs minutes dans la rue, sans savoir vraiment quoi faire. Il s'acheta plusieurs pains au chocolat, s'installa sur un banc aux planches mouillées par la pluie. Sans écouter les protestations de son derrière trempé, il resta planté là, perdu dans ses pensées et laissant s'écouler un temps qui ne s'avérait finalement pas si précieux que ça. Il mâchait cependant ses pains avec application. Cette addiction au chocolat, jamais compensée par une quelconque activité physique, le perdrait, un jour. Daniel visualisait déjà ses artères bouffies de cholestérol.

Le refus était d'autant plus violent que le revirement semblait presque certain. Moustier, ou ce Lepuits qui se cachait derrière, s'était bien renseigné. Daniel ne pouvait s'empêcher de se morfondre durant ses cours. Il professait sans joie devant des étudiants amorphes, attendant comme lui que l'heure se passe en copiant mot à mot ses propos. À côté de cela, son travail de recherche, amputé par les temps de réunion, de paperasses administratives et autres amuse-gueules, était quasi-nul. Il sillonnait régulièrement le fond régional de la bibliothèque universitaire, sans se décider à emprunter quoi que ce fut, sans même éprouver la moindre tentation pour la lecture d'un livre ou d'un article, quand auparavant il se vantait d'appartenir au cercle des lecteurs boulimiques, des gens à la curiosité insatiable, capables de passer d'une grande synthèse historique à un recueil de poèmes contemporains. Pour parachever le tableau, sa vie de couple, si tant est qu'il lui en restait une, virait au désastre ; sa femme étant partie du jour où il avait été nommé à l'Université. En pleine nostalgie de ses propres années d'études, elle lui avait préféré un jeune godelureaux à peine sorti de l'adolescence. Un gars du même âge que lui lorsqu'ils s'étaient connus au lycée. Le démon de midi largement avant l'heure.

Il lui devait changer d'air. Changer d'activité. Daniel se leva, épousseta les miettes de pain au chocolat sur son pantalon. Cela le soulageait d'être conscient de ce qui lui arrivait, mais que faire pour y remédier ? Quelques jours plus tard, par simple routine, il retourna malgré tout à la bibliothèque. Une fois de plus il pénétra dans les locaux du fonds local, salua brièvement le responsable, un petit brun rond avec qui il avait commencé à sympathiser, puis s'aventura entre les rayons.

Il s'approcha des antiques classeurs à fiches, qu'il préférait aux ordinateurs lorsqu'il s'agissait de parcourir l'inventaire des collections anciennes, et choisit machinalement un tiroir, au hasard. Il se figea. Le premier nom qui apparaissait était Puitay. Il avait ouvert l'index communal. Les premières fiches avaient été tournées pour laisser apparaître celle d'une brochure.

Sans réfléchir, Daniel sortit un papier et un stylo de sa poche de veste puis griffonna la référence dessus. Il se dirigea vers le rayon des brochures, un alignement de cartons plus ou moins bien étiquetés. Un petit quart d'heure de recherche lui permit de dénicher le document : une bête plaquette publicitaire émise par l'office du tourisme cantonal il y avait vingt ans de cela... Mais il trouva juste à côté le tiré à part d'un article sur l'étymologie du nom de la commune et un petit ouvrage monographique écrit par un curé local, il y avait plus d'un siècle. Ces deux documents n'étaient pas à leur place, comme l'indiquait leur cote. Une bonne couche de poussière les recouvrait. Quelqu'un avait dû les oublier depuis longtemps dans ce carton et personne n'avait pensé à les reclasser. Pourtant il y avait le fichier. Tous les jours des gens le consultent encore, en dépit de son informatisation presque achevée. Pourquoi donc quelqu'un aurait-il regardé cette fiche sur Puitay juste avant lui ?

Daniel emprunta tous les documents et retourna chez lui.

Il ne put tirer grand chose de la lecture de la première brochure. Dix courtes pages bien aérées pour dire que Puitay dérivait d'un probable *Puteacus*, du latin *puteus*, « la fosse », « le trou », suivi d'une terminaison gauloise marquant l'appartenance. Puitay est donc le « Lieu du trou ». Voilà qui ne pouvait mieux définir ce petit village ! L'autre ouvrage se révéla encore plus décevant. Son auteur, le brave abbé Nicéphore Boisjoli, préférait manifestement plus disserter sur César, Charlemagne ou la Révolution française – forcément désastreuse – que sur les considérations locales... sans intérêt pour lui ! Tout à fait le genre d'ouvrage qu'on trouve dans tous les coins de France, œuvre d'un « érudit » local, qui fait la fierté des habitants du lieu – on a écrit sur notre commune ! – mais d'une vacuité insondable.

Daniel referma nerveusement le livre et se traîna jusqu'à son lit. Il était curieux qu'une personne soit passée avant lui pour rechercher des documents sur cette commune insignifiante. Quelqu'un d'assez étourdi pour les oublier dans un seul et unique casier. Quelqu'un qui serait ensuite revenu, longtemps après, consulter le fichier sur la même commune ? S'agissait-il de Lepuits lui-même, qui aurait déjà tenté une recherche sur ses origines ? Dans ce cas, il n'avait pas pris la peine d'emprunter les trois documents, sinon ils ne se seraient pas retrouvés à la même place. Les bibliothécaires les auraient remis à leur place.

Daniel soupira : Puitay faisait de toute façon partie de ces nombreuses communes sur lesquelles il n'y avait et il n'y aurait jamais rien à dire et à écrire.

Quinze jours plus tard, Daniel fut chargé par ses collègues de préparer l'épreuve de première année de paléographie. Là encore, la tâche ne l'enthousiasmait guère : la paléographie de l'époque moderne n'était pas son fort. Les gens du XVII^e siècle, par exemple, écrivaient comme des gauchers contrariés amputés de deux doigts et rhumatisants. Cependant, comme il devait choisir un document d'archive, si possible pas trop tordu, et si possible entrant dans le cadre d'un des cours de ses collègues ou de lui-même, la préparation pouvait s'avérer facile.

N'ayant rien de disponible sous la main, il se rendit aux archives départementales. Un autre maître de conférences travaillait sur une halle aux grains qui existait auparavant non loin de l'actuelle gare routière. Il demanda quelques papiers de la série correspondante et trouva bien vite son bonheur : l'inventaire après décès d'un des marchands qui avait occupé ce bâtiment à la fin du XVIII^e siècle. Un régal pour ceux qui aimaient les chiffres : le scrupuleux notaire détaillait tout, du nombre de sacs de blés aux plumes et feuilles de papiers nécessaires à la comptabilité. Les étudiants arriveraient bien à se faire les dents là-dessus.

Cela ne lui avait pris que trente minutes, sur les deux heures dont il disposait cet après-midi-là.

Sans même s'en rendre compte, il se retrouva au guichet à demander une série de documents concernant Puitay. Un jeune stagiaire lui donna trois liasses, contenant uniquement des actes notariés du XVII^e et du XVIII^e siècle, soixante-quatorze actes en tout. Il retourna dans la salle de lecture, s'installa à une table et photographia le tout avec son petit appareil numérique avant de rendre les documents.

Il lui en coûta beaucoup d'admettre que cette recherche, aussi brève et peu intéressante fut-elle, lui avait fait du bien. Et pourtant, pas une seule pièce d'archive antérieure à 1650 ne s'était présentée. À vrai dire, Puitay ne semblait décidément pas avoir de passé. D'ordinaire, les registres paroissiaux, parfois anciens, faisaient le bonheur des historiens. Parfois avec un peu de chance, on pouvait tomber sur les archives d'un tabellion, ou sur des mentions dans le cartulaire de l'abbaye locale. Là rien, comme si le village n'avait pas existé avant l'Époque moderne, chose évidemment improbable.

Daniel jeta un regard sur les autres lecteurs qui quittaient la salle, des vieillards pour l'essentiel, qui venaient établir leur arbre généalogique. Piètre passion à ses yeux, comme un besoin essentiel de se découvrir des ancêtres de renom. Mais une passion quand même, dont l'assouvissement s'accomplissait sans rivalité, sans conflit, une passion que Daniel enviait, finalement, et que la plupart des enseignants ne pouvaient plus se permettre. La paperasse, les guéguerres internes, les préparations de cours, toute son énergie passait dans ces pertes de temps plus ou moins nécessaires et rendues obligatoires sous la pression rarement amicale des plus hauts gradés que lui.

Le lendemain, il se rendit au service régional de l'archéologie. Il connaissait bien les lieux, pour y avoir occupé un emploi de contractuel lors de ses années d'études. Trois mois à laver des tessons de céramique gallo-romaine dans le sous-sol aménagé en entrepôt. Il demanda à consulter la carte archéologique. Là encore, les résultats ne furent pas à la hauteur : on avait repéré à Puitay une villa romaine lors d'une campagne de prospection aérienne, et juste à côté une ancienne motte castrale qui portait encore un gros donjon carré accolé à un manoir. Rien de plus banal, donc.

« Finalement, voilà un travail qui ne m'aura guère demandé d'efforts, se dit-il presque à regret. »